

**RIEF**

**Revue  
italienne d'études françaises**  
Littérature, langue, culture

**6 | 2016**  
**Les romanciers oubliés des années Trente**

---

## André Thérive : résignation contre négation

Iacopo Leoni

---



**Éditeur**  
Seminario di filologia francese

### Édition électronique

URL : <http://rief.revues.org/1205>  
DOI : 10.4000/rief.1205  
ISSN : 2240-7456

### Référence électronique

Iacopo Leoni, « André Thérive : résignation contre négation », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 6 | 2016, mis en ligne le 15 décembre 2016, consulté le 03 février 2017. URL : <http://rief.revues.org/1205> ; DOI : 10.4000/rief.1205

---

Ce document a été généré automatiquement le 3 février 2017.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# André Thérive : résignation contre négation

Iacopo Leoni

---

- 1 Né en 1891, André Thérive joue un rôle non négligeable dans le panorama culturel et littéraire français de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Essayiste, critique littéraire, maître à penser du populisme, il est surtout l'auteur d'une vingtaine de romans écrits entre 1921 et 1965. Or, si sa production romanesque se développe à peu près jusqu'à sa mort, survenue en 1967, c'est dans les années de l'entre-deux-guerres qu'elle connut une certaine attention. Le critique et romancier Frédéric Lefèvre, par exemple, juge Thérive l'un des représentants les plus doués de sa génération, maître des techniques narratives et de la construction romanesque<sup>1</sup>, et en 1925 Lucien Dubech range Thérive parmi les chefs de file de la jeune génération<sup>2</sup>. En effet, son œuvre des années 1920 et 1930 représente un univers littéraire qu'il faut, sinon rapprocher des résultats les plus importants de cette génération, du moins explorer et problématiser. Sans que cette opération équivaille nécessairement à une célébration, il est tout à fait nécessaire de détacher ces romans du marécage populiste dans lequel ils sont plongés pour mieux en comprendre la valeur en les situant plus correctement dans le domaine littéraire de l'époque.
- 2 Dans cette visée, on peut remarquer que, conformément aux chefs-d'œuvre les plus importants de cette époque, Thérive représente des individus angoissés, en proie au malheur d'exister. C'est donc par ce biais que j'essaierai de répondre aux deux grandes questions implicites dans toute réflexion sur un romancier oublié : pourquoi relire cet auteur et pourquoi a-t-il été si radicalement oublié. Pour ce faire, je vais prendre tout particulièrement en considération deux romans, *Le Charbon ardent* et *Fils du jour*, parus respectivement en 1929 et en 1936 chez Grasset. Or, si le statut problématique du sujet est au centre de ces œuvres, il faut souligner qu'une telle situation renvoie surtout à une perturbation dans la transmission générationnelle du modèle paternel : chez Thérive, l'institution paternelle est, dans un premier degré, évanescence et inefficace, et à un niveau plus radical, inconnue et absente. Grâce notamment à l'illustration d'un tel

processus, ces romans reflètent la crise d'un sujet désormais privé de tout lien traditionnel, voué à la solitude et à l'impuissance existentielle. Cette pénétrante immersion dans une condition humaine dramatique et désespérée constitue l'un des apports les plus féconds de Thérive à la littérature de l'entre-deux-guerres.

- 3 *Le Charbon ardent* raconte l'histoire de Jean Soreau, un petit employé qui n'a pas connu son père et qui vit loin de sa mère ; quitté par sa femme, il s'éprend de la jeune Gabrielle mais il est bouleversé par une inquiétude spirituelle qui en fait un être faible et lâche. Le sentiment d'inquiétude qui, en général, parcourt la production littéraire de l'entre-deux-guerres envahit ainsi celle de Thérive, centrée sur des individualités congénitalement tourmentées. Au centre du *Charbon ardent* il y a un sujet en proie à une angoisse qui finit par le détruire, un sujet asphyxié replié sur lui-même et jamais tourné dialectiquement vers le monde. L'invasion de l'intériorité, pour reprendre les termes de Jean-Yves Tadié<sup>3</sup>, aboutit ici à une véritable hypertrophie psychologique qui paralyse le personnage. Comme l'a souligné Ramon Fernandez dans la *Nouvelle Revue Française*, « coupé dans ses élans par ses scrupules et aussi par une certaine pesanteur morale, [...] il est rebattu sur lui-même et condamné à tourner dans le cercle étroit de sa destinée »<sup>4</sup>.
- 4 Bâtard qui n'arrive à repérer dans son passé aucune figure déterminée, Jean Soreau reconnaît l'origine de son angoisse métaphysique dans le drame de sa naissance. Bien entendu, son attitude ne sous-entend jamais un problème social dans les termes qui seraient ceux d'une certaine littérature naturaliste ou populiste. Au contraire, dans *Le Charbon ardent*, la condition d'orphanité est devenue la base d'un avancement social : « Mais moi, on ne m'a pas jeté en bas de l'échelle sociale [...] : on a fait de moi un employé, un homme à chapeau et à porte-plume, une espèce de monsieur »<sup>5</sup>. Plus qu'à un déclassement, la lacune de paternité du personnage renvoie à une perte de l'identité individuelle : en effet, Thérive explore la crise existentielle et métaphysique d'un sujet privé de tout point de repère bien au-delà de ses implications sociales. Le passé du héros, contresigné par l'impersonnel et l'inconnu, prive son existence de toute légitimation et de toute justification :

Il paraît que les autres ont une confidente toute trouvée, qui est leur mère. Je ne parle pas de mon père qui n'a pas jugé bon de me signer de son nom – et qui, si par hasard je lui ressemblais de corps ou d'esprit, n'aurait pas droit à ma gratitude... [...]. Je ne suis pas né d'une cupidité satisfaite ni d'un devoir accompli, ni d'une tendresse imprudente, ni d'une passion capricieuse. Sans cela je l'aurais deviné, et je serais, sinon fier, au moins rassuré, d'être comme les autres. Oh ! Je dis bien qu'ils devraient rougir aussi, les autres, mais la rougeur est pour moi seul quand j'y songe. Chassons, chassons ces images-là. Elles donnent trop de rancune et de faiblesse. Les rancunes faibles ne sont que risibles : je ris de la mienne, car elle ne saurait contre qui s'exercer.<sup>6</sup>

- 5 Chez Jean Soreau, l'affaiblissement du lien paternel est loin de se transformer en tremplin pour la conquête de soi : soustrait à la dialectique des liens générationnels, le sujet n'est pas à même d'atteindre une indépendance et une réalisation. L'affranchissement par rapport au père, loin d'augmenter ses responsabilités d'individu, est plutôt une source d'instabilité intérieure, d'un désarroi exacerbé.
- 6 Une dynamique semblable constitue l'un des axes principaux de l'autre roman que je voudrais envisager, *Fils du jour*. Ici Thérive trace l'histoire de Georges Beaucamp, apparemment bon père, catholique pratiquant, chef d'une entreprise religieuse et sociale, jusqu'à sa chute morale et existentielle. Or, quand son fils Jacques quitte le foyer familial suite à une relation avec une fille de salle, Georges s'efforce de persuader cette dernière

de quitter le jeune homme. Elle finit par accepter mais se venge en déclarant à Jacques qu'elle a été la maîtresse de son père ; et lui, définitivement humilié, disparaîtra dans un bas-fond. Dans ce cas, on le voit, l'instance paternelle n'est pas absente. Au contraire, dans les romans de Thérive le personnage de Georges Beaucamp est l'un des rares exemples de figure paternelle au sens fort, aussi bien par le rôle actif qu'il joue dans l'économie narrative du roman que par sa caractérisation individuelle complexe. Toutefois, la mise en question du lien paternel n'en est pas moins évidente. Emblème d'une morale sociale bourgeoise et religieuse, Georges Beaucamp voudrait perpétuer une tradition de famille à travers l'entreprise qu'il gère :

Il pensait que la société se réforme par des lois, des règlements, des arbitrages ; et neuf heures par jour, à son bureau ou ailleurs, il s'efforçait d'être utile au peuple ; comme son père, ses oncles, ses cousins, comme les prêtres qu'il fréquentait, fondateurs d'œuvres, rédacteurs de rapports, grands dresseurs de statistiques.<sup>7</sup>

- 7 En ce sens – comme dans *L'Enfance d'un chef* de Sartre, le dénouement mis à part – le rapport problématique entre père et fils n'est pas dû à une absence du premier mais à la résistance du second à assumer les valeurs morales et sociales incarnées par le père. Georges considère que son fils est compromis avec « le monde du désordre et de la pauvreté »<sup>8</sup> et donc réfractaire aux enseignements moraux et à la conduite qui serait propre à sa condition sociale. Jacques, quant à lui, est tout à fait conscient d'être éloigné des vues de son père :

Quant au père, un violent, sans cesse préoccupé de hautes et grandes affaires, serviteur de la société chrétienne. Il ne pouvait être question d'abaisser son attention sur le cas d'un garçon qui n'avait jamais pu dépasser la classe de seconde et qui n'aurait pu lire un seul livre de la bibliothèque.<sup>9</sup>

- 8 Dépourvu de toute aptitude à étudier ou à commander – moments cruciaux du *cursus honorum* bourgeois – il n'a ni la volonté ni la force de s'affirmer euphoriquement dans l'univers social paternel. Au contraire, à l'ostentation bourgeoise du rôle il préfère rester dans l'ombre et se dédier aux petits plaisirs d'un homme quelconque. Entre ces deux personnages, il y a une distance infranchissable qui coïncide avec le manque absolu de perméabilité entre leurs expériences.
- 9 Or, comme il arrive dans le roman pris en considération précédemment, ce décalage si marqué entre perspective paternelle et perspective filiale va se traduire, chez le fils, en une perturbation de l'identité liée à la conscience d'une insuffisance existentielle et à la honte du rôle anonyme qui lui est réservé dans le milieu social. Il s'agit là d'un processus qui, dans *Fils du jour*, va s'amplifier vertigineusement avec l'évolution des événements. Le mensonge avec lequel Jeanne se venge casse définitivement le lien entre Georges Beaucamp et son fils. Cependant l'hostilité envers le père ne produit aucune tension œdipienne au sens positif chez le fils qui, au contraire, va sombrer dans la perte définitive de lui-même. S'il se perçoit comme un être réinitialisé, de cette condition ne s'origine aucunement la construction d'une nouvelle identité mais plutôt une perte définitive d'identité. « Je suis comme tous les hommes »<sup>10</sup>, dira-t-il, mais cette constatation, loin de déclencher une différenciation orgueilleuse du Moi, amène le personnage à s'unir à une communauté de pauvres « où on n'avait plus de demeures, de règles, ni de noms »<sup>11</sup>.
- 10 À travers la représentation obsédante d'une telle forme d'orphanité, Thérive trace, tout au long de sa production romanesque, le drame d'un sujet qui ne parvient pas à se constituer en tant que sujet autonome, incapable qu'il est d'élaborer la condition que l'on pourrait définir du « manque du père » pour la transformer en occasion de fondation du Moi. Toujours tournés vers le passé, les personnages de Thérive sont tragiquement voués

à la stérilité. Et c'est justement sur ce thème, complémentaire de celui de l'orphanité, que je voudrais brièvement insister. Il s'agit d'une figure qui est au centre de l'imaginaire romanesque d'André Thérive, et qu'on retrouve dans *Le Charbon ardent* et *Fils du jour*. Si, dans le premier roman, la mort de la jeune fille coupe le dernier lien entre Jean Soreau et ses semblables, dans le second Jacques Beaucamp est obligé de quitter le rôle de mari et de père putatif qu'il désirait incarner. Or, si l'acte de la procréation établit symboliquement l'entrée de l'individu dans le circuit social, la stérilité le pousse aux marges. L'impossibilité d'être père sous-entend ainsi une autre impossibilité, celle d'une intégration euphorique et harmonieuse dans un système social stable et codifié : entre l'individu et le monde il n'y a pas de conciliation possible.

- 11 Thérive a donc représenté des sujets inquiets et impuissants, sans liens verticaux et par conséquent en proie à un désarroi qui les retient dans la médiocrité. Contrairement à plusieurs écrivains dits populistes, il ne s'est pas abstenu de donner une réponse significative à ce qu'on a défini comme une « interrogation sur la condition humaine, sur la valeur et le sens de l'existence »<sup>12</sup>. Privilégiant la condition d'un individu qui expérimente toute son inadéquation relationnelle et existentielle, il a fouillé le trouble d'identité qui frappe l'*homo democraticus* au début du XX<sup>e</sup> siècle. Chez les personnages de Thérive, condamnés à une inévitable déroute existentielle, la caractérisation de stérilité et d'impuissance est strictement liée à la condition du sujet petit-bourgeois qu'on retrouve souvent dans la production romanesque de l'époque : un sujet désormais dépossédé des certitudes et des justifications traditionnelles. Et c'est justement la valeur d'une telle réflexion qui devrait nous pousser à soustraire ces romans à l'oubli dans lequel ils sont tombés.
- 12 Cette valeur se confirme davantage d'après une perspective comparative. La production romanesque de Thérive s'inscrit avec cohérence dans la série de postulats qui caractérisent les chefs-d'œuvre de l'entre-deux-guerres : d'ailleurs, comme l'a souligné François Ouellet, « le pessimisme de l'œuvre romanesque de Thérive révèle peut-être moins un populisme irréfutable qu'un certain air de parenté avec l'époque »<sup>13</sup>. Le thème de la médiocrité existentielle et relationnelle des héros, notamment, rapproche ses personnages de la collection d'individus voués à la passivité dont la littérature de l'entre-deux-guerres abonde : individus inquiets, individus « sans importance collective », pour utiliser l'expression de Céline et que Sartre a rendue célèbre. Si, à l'époque, plusieurs œuvres témoignent de « la misère de l'homme en proie à la solitude »<sup>14</sup>, les romans de Thérive offrent une représentation radicalement tragique de cette condition.
- 13 Or, si d'une part cette vision constitue le trait distinctif de la poétique de Thérive, d'autre part elle est peut-être la raison principale de l'oubli dont ces romans ont été de plus en plus l'objet. Sans doute faudra-t-il rechercher les raisons d'un tel oubli dans des dispositions combinées de plusieurs causes plutôt que dans un seul élément. Tout d'abord, on rappellera une cause extrinsèque, c'est-à-dire la malheureuse compromission de l'écrivain avec le gouvernement de Vichy, ce qui lui vaudra à la Libération d'être arrêté et d'être frappé d'interdit par le Comité national des écrivains. Cela dit, ce sont surtout des raisons d'ordre littéraire qui ont contribué à sa progressive disparition. En premier lieu, on assiste à une tendance à l'analyse qui peut parfois fatiguer le lecteur. En deuxième lieu, un pessimisme poussé jusqu'à l'extrême qui se traduit par l'absence de toute issue possible.
- 14 En ce qui concerne cette dernière raison, elle est d'autant plus plausible du fait que, entre la fin des années 1920 et le début des années 1930, le panorama littéraire français – on le

sait bien – se caractérise par une forte tension éthique qui veut féconder la pulvérisation des certitudes engagées dans les premières années du siècle et exacerbées par le premier conflit mondial. L'inquiétude, se détachant d'un circuit autoréférentiel, a pu aboutir à un esprit de reconstruction qui « en achevant de détruire la notion traditionnelle de l'homme classique, ne prétendait pas abolir, comme il a pu le paraître, toute notion de l'homme, mais en créer une nouvelle »<sup>15</sup>. En termes sartriens, on pourrait affirmer que la conscience phénoménologique du néant de l'existence, à ce moment-là, est prodromique de la découverte que toute existence n'a de sens qu'en rapport à ce que nous prétendons lui donner.

15 Si la mise en scène d'un sujet inquiet, coupé des liens verticaux, est à la base de la représentation de l'individu dans tout un courant romanesque des années 1930, cette condition peut devenir la prémisse pour une affirmation de la liberté qui est à la base de chaque trajectoire individuelle. Autrement dit, et pour revenir à notre thème, affirmer la nécessité d'un projet éthique – et souvent politique – représente un moyen de faire face au sens d'inconsistance individuelle et historique que les figures d'orphanité et de stérilité symbolisent. Or, cette possibilité peut évidemment s'orienter selon des directions différentes : il suffit de penser, d'un côté, au choix réactionnaire d'un Drieu ou d'un Brasillach, lié à une esthétisation des valeurs fascistes et nationalistes ; ou bien, de l'autre côté, à la célébration de l'action et de l'auto-détermination d'un Malraux ou d'un Sartre. Cependant, par-delà l'écart qui se creuse entre des directions divergentes, on relèvera la constante littéraire d'une action individuelle conçue en tant que moyen pour neutraliser l'état de stérilité et d'impuissance du héros. Partout, la *pars destruens* renvoyant à la représentation d'un individu qui se découvre seul et démuné est susceptible de se renverser en *pars costruens*, et la conscience de la solitude du sujet peut se sublimer en projet historique.

16 Thérive, lui, demeure étranger à tout esprit de reconstruction, se renfermant dans la représentation d'un état d'anéantissement sans remède du sujet. Chez cet écrivain, le constat passif d'un malaise sans issue n'entraîne ni propositions ni hypothèses : aucune tentation de recours réactionnaire, aucune volonté de sublimation éthique ou esthétique, aucun *furor* à la manière de Céline. Si tout projet individuel est impossible, cet horizon romanesque nie aussi la possibilité d'une action collective puisque ces personnages « sont incapables de concevoir une action qui pourrait les lier à un destin collectif plus grand qu'eux et propre à changer le monde »<sup>16</sup>. L'univers romanesque de Thérive est ainsi dominé par le renoncement le plus radical. Entre accepter et refuser, entre négation et résignation, le deuxième terme de l'opposition reste dominant :

Ce qui compte, c'est la conviction que voilà le vrai fond de l'existence, une chose monstrueuse, à juger comme nous devrions la juger, une affaire manquée, une partie perdue. À moins que... à moins de l'accepter pour telle, de le savoir, et d'appeler monstrueux au contraire, absurdes, et au fond redoutables les bonheurs, les réussites, les contentements...<sup>17</sup>

17 Voilà le Secret que Jean Soreau garde jalousement et qui, paradoxalement, peut constituer son sentiment de supériorité envers les autres hommes : il n'est rien d'autre que la conscience d'un malheur tellement consubstantiel à la condition humaine que la vraie monstruosité, pour lui, est la recherche du bonheur. Du coup, si la négation de la misère humaine est devenue la véritable absurdité, Thérive érige la résignation en valeur suprême. En effet, une sorte d'*amor fati* sans espoir paraît être la conviction absolue de Jacques Beaucamp, qui tient son échec pour la conséquence nécessaire d'une vocation au malheur plus générale : celle de la chair. Prendre constamment et uniquement le parti de

la mort est la seule option des personnages de Thérive. Pour eux, *le plus grand péché* – je reprends le titre d'un roman de Thérive de 1924<sup>18</sup> – est celui d'être né. Sans que cela, bien entendu, n'amène jamais à la solution du suicide ; d'ailleurs, comme l'a écrit Drieu La Rochelle, « si un homme, au-delà de dix-huit ans, parvient à se tuer, c'est qu'il est doué d'un certain sens de l'action »<sup>19</sup>.

- 18 En conclusion, parmi les raisons qui déterminent l'oubli d'un romancier – Bruno Curatolo l'a plusieurs fois souligné<sup>20</sup> – le décalage entre ses œuvres et l'esprit du temps joue évidemment un rôle central. Or, si le pessimisme radical semble irrecevable dans les années 1930, il le sera encore plus après la Libération, lorsque le modèle sartrien de la responsabilité de l'écrivain s'imposera. Si plusieurs écrivains des années 1930 – Sartre *in primis* – ont insisté sur la liberté du sujet, Thérive, lui, n'a fait que réaffirmer une morale de la prédestination. Cette conception du monde se révèle particulièrement tragique puisqu'il s'agit d'une prédestination sans la foi, comme l'avait déjà souligné Firmin Roz dans la *Revue bleue*<sup>21</sup> : l'homme thérivien est irrémédiablement abandonné par la présence de Dieu. Par la revendication d'un sujet voué au malheur et par la négation de la valeur de tout projet individuel, Thérive prend le parti d'un déterminisme moins historique que métaphysique. Dans son essai sur l'œuvre de Huysmans, Thérive résume le but de l'écrivain en une volonté d' « accommoder de nouveau la vue aux vulgarités et aux laideurs que l'on a perdu l'habitude de percevoir, mais aux fins de jeter l'homme à genoux, et lui faire implorer la grâce de sa tristesse et de son ignominie »<sup>22</sup>. Suivant cet exemple, Thérive a représenté une condition humaine étrangère à tout espace de liberté, et donc à toute épaisseur historique. Mais l'histoire, pourrait-on ajouter, a confirmé qu'elle existe bien par l'oubli auquel elle a condamné son œuvre.

---

## NOTES

1. F. Lefèvre, « André Thérive », dans *Une heure avec...*, VI<sup>e</sup> série, Paris, Flammarion, 1933.
2. L. Dubech, « André Thérive », dans *Les Chefs de file de la jeune génération*, Paris, Plon, 1925.
3. J.-Y. Tadié, *Le Roman au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belfond, « Les dossiers Belfond », 1990, p. 40-57.
4. R. Fernandez, « *Le Charbon ardent* par André Thérive », dans *La Nouvelle Revue Française*, 197, février 1930, p. 276-277, p. 277.
5. A. Thérive, *Le Charbon ardent*, Paris, Grasset, « Les Cahiers verts », 1929, p. 88.
6. *Ibid.*, p. 85-86.
7. A. Thérive, *Fils du jour*, Paris, Grasset, 1936, p. 17.
8. *Ibid.*, p. 80.
9. *Ibid.*, p. 104.
10. *Ibid.*, p. 194.
11. *Ibid.*, p. 202.
12. E. Tonnet-Lacroix, *La Littérature française de l'entre-deux-guerres (1919-1939)*, Paris, Nathan, « Fac. Littérature », 1993, p. 119.
13. F. Ouellet, « Le “naturalisme interne” d'André Thérive », dans *Études littéraires*, 2, 2013, p. 19-36, p. 33.
14. *Ibidem*.

15. B. Crémieux, *Inquiétude et reconstruction. Essai sur la littérature d'après-guerre (1931)* [Paris, 1931], Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 2011, p. 105.
  16. F. Ouellet, « Le “naturalisme interne” d’André Thérive », cit., p. 33.
  17. A. Thérive, *Le Charbon ardent*, cit., p. 157.
  18. A. Thérive, *Le plus grand péché*, Paris, Grasset, 1924.
  19. P. Drieu La Rochelle, *Le Feu follet*, dans Id, *Romans, récits, nouvelles*, éd. établie et commentée par Jean-François Louette, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2012, p. 381.
  20. Par exemple dans *La Revue littéraire*, textes réunis par Bernard Alluin et Bruno Curatolo, Dijon, Le texte et l'édition, 2000 et dans *Mémoires du roman. La revue littéraire des romanciers oubliés. Domaine français - XX<sup>e</sup> siècle*, textes réunis et présentés par Bruno Curatolo et Paul Renard, Presses universitaires de Franche-Comté, Toulouse, 2009.
  21. F. Roz, « La prédestination sans la foi », dans *Revue bleue. Revue politique et littéraire*, 7, 1930, p. 216-219.
  22. A. Thérive, *J.-K. Huysmans. Son œuvre*, Paris, La Nouvelle revue critique, 1924, p. 55.
- 

## RÉSUMÉS

La production romanesque d'André Thérive dans l'entre-deux-guerres constitue un univers qu'il faut mieux explorer. S'il représente sans cesse des individus inquiets, en proie au malheur d'exister, dans *Le Charbon ardent* (1929) et *Fils du jour* (1936) cette condition renvoie surtout à une perturbation dans la transmission générationnelle du modèle paternel. À travers la représentation obsédante de ce thème, Thérive trace le drame d'un sujet passif et solitaire, victime d'un véritable complexe de stérilité. D'une part, cet aspect lie Thérive aux représentants les plus célèbres de sa génération, de l'autre il est le motif principal de l'oubli dont son œuvre a été de plus en plus l'objet. Dans le panorama culturel et littéraire des années 1930, caractérisé par une forte tension éthique, le pessimisme radical de ces romans ne pouvait que les reléguer dans une position de marginalité.

## INDEX

**Mots-clés :** Oubliés, Thérive (André), *Le Charbon ardent*, pessimisme, *Fils du jour*, résignation, orphandité, stérilité, négation, années Trente